

Pages de journal

Autor(en): **Coret, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **27 (1959)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

geaient sa solitude et décida de rentrer chez lui. Un taxi, que l'exceptionnelle facilité de la circulation semblait déchaîner, le transporta devant son immeuble en un temps record. Il retrouva dans son studio le désordre de sa nuit et de sa matinée; il ramassa les morceaux de verre, vida les cendriers, retapa son lit et se sentit de nouveau brisé, comme s'il avait fourni un effort considérable. Il revint s'accouder à la fenêtre d'où le spectacle de la rue avait changé: le chien avait disparu et, sur l'un des bancs, des concierges s'étaient groupées pour médire un peu des locataires en vacances. Malgré lui, Jean eut un sourire amer en se demandant comment serait commentée la disparition soudaine de Marc. Ce dernier lui avait bien proposé de continuer à le voir, de lui conserver son amitié — cette aumône que l'on jette à ceux qu'on abandonne —. Comme Serge l'avait fait jadis, Jean avait refusé, mais il se demandait maintenant si son orgueil n'avait pas été trop prompt, si voir Marc en copain, de loin en loin, n'eût pas été préférable au désert sans fin qu'il entrevoyait.

(à suivre)

Pages de journal

Peut-on parler d'un livre trouble, à propos de cette «Chemise Rouge» (1) que je lis et que je relis depuis plusieurs semaines, sans me résoudre à en parler encore? Je ne le crois pas au fond. Ce livre est simple, parce que ses contours sont unis. Narrer des événements, en observer les conséquences sur soi-même et sur les autres, y réfléchir après coup puisque ce livre est la superposition de deux journaux intimes portant sur les mêmes faits, et écrits par la même personne à quelque mois de distance, voilà qui serait ennuyeux si l'on ne voyait les personnages osciller, revenir, s'échapper, comme pris au piège qui leur est tendu à tous.

Jacques, qui est marié, fait la connaissance par hasard d'un lycéen, Sylvain, et de ses amis. Que se passe-t-il entre Sylvain et Jacques? La naissance d'un sentiment fort et complexe, et la perception qu'en ont Anne, la femme de Jacques, et les autres, à tel point que Jacques s'entendra dire par sa compagne: «Je ne l'intéresse pas, c'est toi qu'il aime.» Tout serait déjà dit dans cette phrase, si les deux garçons n'essayaient d'éteindre un feu auquel ils aiment à se brûler. Cette histoire est toute en nuances, écrite avec un souci de l'analyse et de la réflexion qui nous change des scénarios habituels. Nous sommes désarçonnés par Jacques, parce qu'il ne raisonne pas, parce qu'il n'agit pas en homosexuel de type courant. Sa complaisance évidente pour lui-même s'estompe assez bien; il nous la fait oublier par une sensibilité exacerbée, mais qui s'exprime avec infiniment de pudeur. Les témoins sont Anne, et Milorad, un ami de Jacques, qui s'entend au commerce des garçons, tel qu'habituellement nous en rencontrons des exemples, sans parler de nous-mêmes. Anne sait bien ce qui peut sortir de cette aventure; elle ne croit pas risquer son bonheur dans l'affaire. Si elle pousse son mari, c'est en sachant bien qu'elle représente pour lui de l'indispensable, un élément de ce confort social et surtout intellectuel qui ne pourrait pas être remplacé. Milorad, comme nous à sa place, s'emploie à éviter à Jacques ces incessants retours, ces déductions qu'il considère comme du temps perdu,

quand des jouissances immédiates lui paraissent possibles à son ami. Mais à suivre les consignes de Milorad, il n'y aurait pas de Chemise Rouge, je veux dire que ce livre attachant et discret aurait trouvé son banal épilogue. Sylvain n'est pas de ceux qu'on brusque. Il est de ceux que l'on conquiert, et qui une fois conquis, s'échappent. Je ne veux pas parler de la conquête du corps de Sylvain; ce corps auquel le jeune lycéen est tant attaché, paraît être une bastille bien fragile, et je ne suis pas sûr qu'une femme d'un certain âge n'en vienne à bout par surprise à l'issue d'un déjeuner généreux. L'esprit de Sylvain est conquis, mais, comme certains êtres jeunes de son espèce — ils sont rares — le don du corps signifie autre chose que la sexualité. Sylvain ne souffre pas d'une gourmandise élémentaire, ses goûts ne lui sont pas inconnus. Mais il est encore stoppé sur une pente dont un instinct le garde; il pressent qu'il va miser gros, et il s'en effraie. Jacques, lui, tout à la fraîcheur et à la nouveauté de cet attachement a trop vite bénéficié du choc pour ne pas prévoir inconsciemment qu'il va décevoir bientôt un Sylvain qui évolue trop vite, dont l'esprit et le corps sont en butte à trop de problèmes. Il va bien de soi que la «Chemise Rouge» ne peut avoir de «happy end». Des hommes mariés seront meilleurs juges que des célibataires pour en saisir la portée, Anne est indispensable à l'intrigue qui se noue, et Jacques, qui croit jouer sur le velours, aura besoin de ce silence à côté de lui, quand sa blessure saignera.

En résumé un beau livre, qu'il ne faudrait pas lire avec l'optique déformée que donnent les aventures faciles. L'histoire de Jacques et de Sylvain vaut à elle seule bien des mornes récits de passades. S'il y avait à tirer une morale de ce livre qui n'offense personne, ce serait celle que le commerce de deux êtres qui s'aiment peut encore commencer par autre chose que des rapports physiques, que de belles histoires d'amour peuvent encore exister sans qu'on y fasse appel. Qu'en auraient d'ailleurs retiré les deux héros, dans ce cas particulier?

*

Pâles, et de quelle pâleur, sont à côté ces «Poissons-Chats» (2) dont nous gratifie une jeune femme qui écrit bien. Un récit court, qui rapporte avec ingénuité les faits — et gestes hélas — d'un petit milieu d'homosexuels à Paris, puis à Venise. Rien dans tout cela que nous ne sachions trop. Si c'est destiné à nous montrer au public, il n'y apprendra pas grand chose, et surtout pas un sentiment vrai. Monique Lange erre assez pitoyablement ramassant l'accessoire, enjambant ce qui aurait pu être l'essentiel. C'est de la toute petite chronique, d'un niveau élémentaire.

L'Etai, de Dennis Murphy (3) a pour sujet l'attachement d'un sous-officier américain pour un soldat, dans un camp en France. La traduction n'est pas très bien écrite, le roman n'échappe pas aux clichés: le camp boueux, les militaires athlétiques, les matchs de base-ball. L'alcool tient naturellement une grande place, les héros boivent sec, ils ont la beuverie systématique et triste. Une petite Française très attendrissante est là, avec une famille très accommodante. Le livre se lit sans ennui, mais sans surprise de bout en bout. Certains passages sont bien venus.

A lire avec conscience les ouvrages qui peuvent nous sembler de quelque intérêt, je dois bien avouer que je suis surpris, et un peu découragé de n'en trouver que si peu qui méritent d'être chaudement recommandés. Je suis persuadé que les éditeurs, pour satisfaire les curieux et une clientèle homosexuelle maintenant nombreuse, publient à tort plus qu'à raison des ouvrages de seconde zone. En examinant les livres de ce genre qui dorment dans ma bibliothèque, je me demande ceux que j'aurais envie de relire. Je m'aperçois que je n'arrive pas au nombre de cinq. Si j'écris cela, c'est pour donner le prix aux éloges que je fais d'oeuvres comme «la Chemise Rouge» cité plus haut, par contraste avec cette poussière qui s'agite grâce à une publicité de mauvais aloi. Ce que l'on flatte, c'est le narcissisme bien connu des homosexuels, leur goût de la littérature confidentielle et l'attrait mêlé d'exhibitionisme qu'ils éprouvent pour tout ce qui traite de leurs problèmes et de leur genre de vie. Souvent incertains quant à leur attitude profonde, il sont trop attentifs au bruit de cette inutile production «corporative» qui n'a de littérature que le nom.

Aussi dans les prochaines pages de ce «Journal» suis-je décidé à ne parler de livres que lorsqu'ils sortiront de l'ordinaire. Il est suffisamment difficile pour un écrivain, même confirmé, d'écrire à notre sujet, pour qu'on ne signale que ceux d'entre eux qui sont sortis des balbutiements.

Pierre CORET.

- 1) La Chemise Rouge. Jacques Brosse. Plon edit.
- 2) Les Poissons-Chats. Monique Lange. Gallimard edit.
- 3) L'Etau. Dennis Murphy. Correa edit.

*

Spectacles de Paris

Au théâtre des Arts

Jésus la Caille

de Francis Carco.

L'oeuvre est assez connue pour se passer de présentation, je parle surtout du livre. L'adaptation scénique de ce roman fut déjà réalisée, il y a quelques douze ans de cela je crois, avec un tel succès que Madame Roubé-Jansky a songé à elle pour succéder à, ce qu'on nomme en termes de théâtre, un four. Réjouissons-nous de cet à propos de circonstance (Carco étant mort récemment) et financier qui nous vaut le plaisir de revoir la pièce avec sa distribution d'origine, dans les principaux rôles du moins.

Il ne s'agit pas de critiquer ce morceau de vie, tant l'on déjà fait et avec plus de talent que moi, mais de voir ce qu'il apporte à notre petit monde du Cercle. A mon sens, et bien que les homosexuels n'y soient pas dépeints sous des couleurs séduisantes, on ne peut reprocher à Carco ce flash plein de vie d'une époque révolue. Jésus la Caille et autres consorts ont existé à une certaine époque et n'ont pas représenté pour cela toute l'homosexualité, de même que les célèbres Tricheurs ne peuvent